

CULTURE

L'exubérance de Marcel Gromaire à Roubaix

Le musée La Piscine consacre une exposition au peintre du Nord remarqué pour ses compositions audacieuses

ARTS
ROUBAIX (NORD)

Il se représente souvent, par le dessin ou la peinture, le visage assez allongé, de trois quarts, le crâne dégarni, de grosses lunettes rondes et une pipe au bec. Des photographies le montrent toujours impeccablement vêtu, en costume et portant cravate, que ce soit en ville ou dans l'atelier (à la campagne aussi, où, jeune homme, il se présente sur une photo ainsi accoutré peignant en plein milieu d'une prairie), comme il sied au notaire qu'il a failli devenir. Marcel Gromaire (1892-1971) a, physiquement, de faux airs de Mondrian. De Matisse à Kandinsky, les peintres les plus révolutionnaires ont aimé avoir des allures de bourgeois.

Révolutionnaire, Gromaire ? C'est sans doute exagéré. La rétrospective que lui consacre le musée La Piscine, à Roubaix, après avoir tourné à Honfleur et à Sète dans un format réduit, donne plutôt le portrait d'un individualiste farouche : il a peint des villes, mais aussi des champs, des ouvriers et également des grands bourgeois, des maisons closes et des tableaux religieux. Il a tâté de tout, du pointillisme, du cubisme, sans rien adopter de ce qu'avaient inventé ses camarades. Même aux écoles, il fut rétif, préférant aux Beaux-Arts les « académies libres » de Montparnasse, où il prit des leçons d'Henri Le Fauconnier, cubiste aujourd'hui injustement négligé, et d'Henri Matisse.

Gromaire est né à Noyelles-sur-Sambre, dans le nord de la France. Sa mère meurt des suites de son accouchement. Il est élevé par sa grand-mère, peintre amatrice, et sa tante, poète, dans une grande maison, ancienne dépendance de l'abbaye de Maroilles, qui revient souvent dans ses tableaux.

Puis il rejoint à Paris son père, qui enseigne l'allemand au lycée Buffon. Celui-ci l'oriente vers le droit. A la basoche, il préfère la palette. Cela dure deux ou trois ans tout au plus, avant que ne sonne l'heure de la conscription : en 1913, Gromaire commence son service militaire près de Lille. Lorsque la première guerre mondiale éclate, il est déjà sous l'uniforme, et les circonstances l'obligent à le garder six ans.

C'est de cette effrayante expérience que naît, des années après, en 1925, son tableau le plus célèbre. Il fut un temps où tous les jeunes Français le découvraient dans leur manuel scolaire, celui d'histoire, pour illustrer la guerre – c'est son titre –, et peu de ce qui fut peint sur ce thème l'a été de manière aussi sobre : point d'hé-

roïsme, pas de tuerie, juste trois poilus assis dans une tranchée, engoncés dans leur capote, tandis que deux autres, debout, surveillent la ligne de front à travers une meurtrière. Les uniformes prennent des allures d'armure médiévale, le brillant en moins, l'aspect est plus minéral que métallique : ils sont des rochers statiques posés dans leur tranchée, et ils attendent, stoïques, mélange d'angoisse résignée et d'ennui. Seule la facture, inspirée du pointillisme, met un peu de vie là-dedans.

Individualisme un peu rebelle

Gromaire, après avoir été blessé en 1916, passe par l'hôpital, avant d'être démobilisé en 1919. Il reprend sa carrière de peintre, vite couronnée de succès puisqu'il signe, en 1920, avec le docteur Maurice Girardin (1884-1951) – dentiste, collectionneur et marchand de tableaux (ah, la belle époque !), propriétaire de la galerie La Licorne, rue La Boétie à Paris –, un contrat d'exclusivité, lequel ne lui interdit pas pourtant d'exposer ailleurs. Il le fait, et dans certaines des meilleures galeries parisiennes du temps, comme celle de Pierre Loeb, en 1925 – qui montrera, la même année, la première exposition de Miro –, ou les galeries Bing et Bernheim-Jeune, des noms aujourd'hui entrés dans l'histoire du marché de l'art.

On en dira autant de ses premières galeries new-yorkaises, Valentine Dudensing, en 1930, Pierre Matisse l'année suivante. En 1933, la Kunsthalle de Bâle lui

**Fils de bourgeois,
Gromaire
a côtoyé
le peuple dans
les tranchées :
il ne l'a jamais
oublié**

organise sa première rétrospective. A cette occasion, l'alors toute jeune fondation bâloise Emanuel Hoffmann, dont les statuts, admirables, l'obligent à « collectionner les œuvres d'artistes qui utilisent la nouveauté, les moyens d'expression orientés vers le futur généralement incompris de leurs contemporains », achète *Le Chemineau* (1925). Il est composé avec la même audace que *La Batelière* (1924), étonnant tableau sur lequel la dame qui donne le titre occupe près du tiers de la toile, au premier plan, laissant deviner derrière elle sa péniche halée par deux robustes chevaux, le tout sur fond de cheminées d'usine.

La série se poursuit avec *Le Chômeur* (1936), *Les Chiffonniers* (1958) ou *Les Emigrants* (1958) : c'est la part sociale de son œuvre. Ce fils de bourgeois a côtoyé le peuple dans les tranchées : il ne l'a jamais oublié. Sans, sauf erreur, avoir jamais adhéré au Parti communiste, il en est proche, exposant en 1935 au sein de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, qui tente de s'opposer à la montée du fascisme, et prenant part à toutes les manifestations importantes du Front populaire.

Mais il n'a pas abandonné l'individualisme un peu rebelle de sa jeunesse : il faudrait en effet beaucoup d'imagination pour voir dans ses scènes de bordel un soutien aux luttes des travailleuses du sexe... C'est une autre part de son œuvre, bien plus légère, voire canaille. L'homme est bon

Ses nus sont voluptueux, pas très éloignés des « cariatides » de Modigliani ou des « vénus » préhistoriques

époux (il s'est marié trois fois), mais, comme plusieurs de ses contemporains, il pense que changement de pré réjouit les veaux. Ses nus sont voluptueux, pas très éloignés des « cariatides » de Modigliani ou des « vénus » préhistoriques. Seins rebondis et arrogants, fesses plantureuses, les femmes peintes par Gromaire font plus penser aux personnages de BD de Georges Pichard, comme Paulette ou Blanche Epiphanie, qu'à la Barbarella de Jean-Claude Forest, qui, à côté, semble presque anorexique.

L'amusant de l'histoire, c'est quand les deux tendances, l'ouvriérisme et le polisson, se mêlent. Cela donne notamment cette céramique (elle a malheureusement été détruite par des édiles indéclicats ou simplement béotiens et benêts de la ville de Barentin, en Seine-Maritime, où elle était installée), dont subsistent un dessin et une maquette, réalisée pour le pavillon de la Manufacture de Sèvres à l'occasion de l'exposition internationale de 1937. Des enfants joufflus jouent dans l'eau, leurs mères

girondes s'y baignent à l'état de nature, leurs pères robustes boivent un coup qu'on devine bien mérité. Le décor mural fut une des passions de Gromaire (il l'enseigna d'ailleurs à l'École des arts décoratifs), et lui a permis de réaliser quelques compositions dont la puissance et l'audace étonnent encore.

On pense notamment à *La Forêt* (1937), où une famille de bûcherons ou de charbonniers (et de charbonnières, qui n'ont froid ni aux yeux ni au reste) attend près de sa hutte que cuise la soupe. L'extraordinaire de ce tableau est dans les détails du fond : en haut à gauche, dans le creux d'un arbre, un hibou est peint en trois taches de pinceau, pas plus. Un peu à sa droite, à l'arrière-plan, un cerf est réalisé pareillement : sept ou huit surfaces ocrées suffisent. Un gros mulot tout gris, un renard passant la tête de derrière un arbre, un sanglier, bref, tout un bestiaire de conte de fées apparaît, exécuté avec une simplicité de moyens déconcertante. Pour ceux qui aiment encore regarder la peinture pour ce qu'elle est, c'est la marque d'un grand artiste. ■

HARRY BELLET

Marcel Gromaire (1892-1971), l'élégance de la force, La Piscine, Musée d'art et d'industrie André Diligent, 23, rue de l'Espérance, Roubaix (Nord). Tél. : 03-20-69-23-60. Jusqu'au 20 septembre, du mardi au jeudi, de 11 heures à 18 heures (préreservation et port du masque requis). Entrée : 11 €.



«Sèvres ou Les Arts de la terre et du feu ou Les Loisirs ou Les Temps libres ou La Paix sous le soleil de France» (1936). CENTRE G. POMPIDOU MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE/CENTRE DE CRÉATION INDUSTRIELLE, PARIS-A. LEPRINCE/AGAPY, PARIS, 2020